

MÉTÉO DES FORÊTS

M
A
B A



18/01—
07/04 2024

A la Fondation
des Artistes

Saison « Art Contemporain »

Ix Dartayre,
herman de vries
Lucie Douriaud
Constantin Jopeak
Stéphanie Lagarde
Nefeli Papadimouli
Julien Prévieux
Thibault Scemama de Gialluly
Ache C. Wang
Lois Weinberger
Virginie Yassef

MÉTÉO DES FORÊTS

18/01
— 07/04 2024

Saison « Art Contemporain »



« Promenons-nous dans les bois tant que le loup n'y est pas... Si le loup y était, il nous mangerait... »

Et si... et si désormais le danger de la forêt, celui évoqué dans maints contes et légendes, n'était plus dirigé vers nous autres humains, mais vers ses habitants, les arbres et les multiples individus qui la peuplent. Et si aujourd'hui le loup de la comptine avait été remplacé : ce ne serait donc plus le loup qui dévore mais bien l'homme et ses différentes activités (déforestation, artificialisation des sols, pollution...) avec pour conséquences sécheresse, mégafeux, perte de biodiversité...

Or les arbres réagissent lorsque nous les touchons ou lorsqu'ils sont attaqués, ils parlent, se parlent. Ils constituent des communautés « parentes » d'individus qui se protègent les uns les autres, qui s'associent à d'autres espèces pour assurer leur survie, qui participent de la bonne santé du terrain dans lequel ils s'implantent et qui privilégient le temps long et la patience.

Apprenons de ces forêts et de ces arbres qui étaient là bien avant nous et qui pourraient être là bien après nous car, eux, savent comment se régénérer et œuvrer ensemble et avec d'autres et pourraient bien y parvenir si nous leur accordions un temps suffisant pour le faire.

« En tant qu'arbre, je suis profondément enraciné, cela constitue un lien avec mes origines, mes valeurs et fondements.

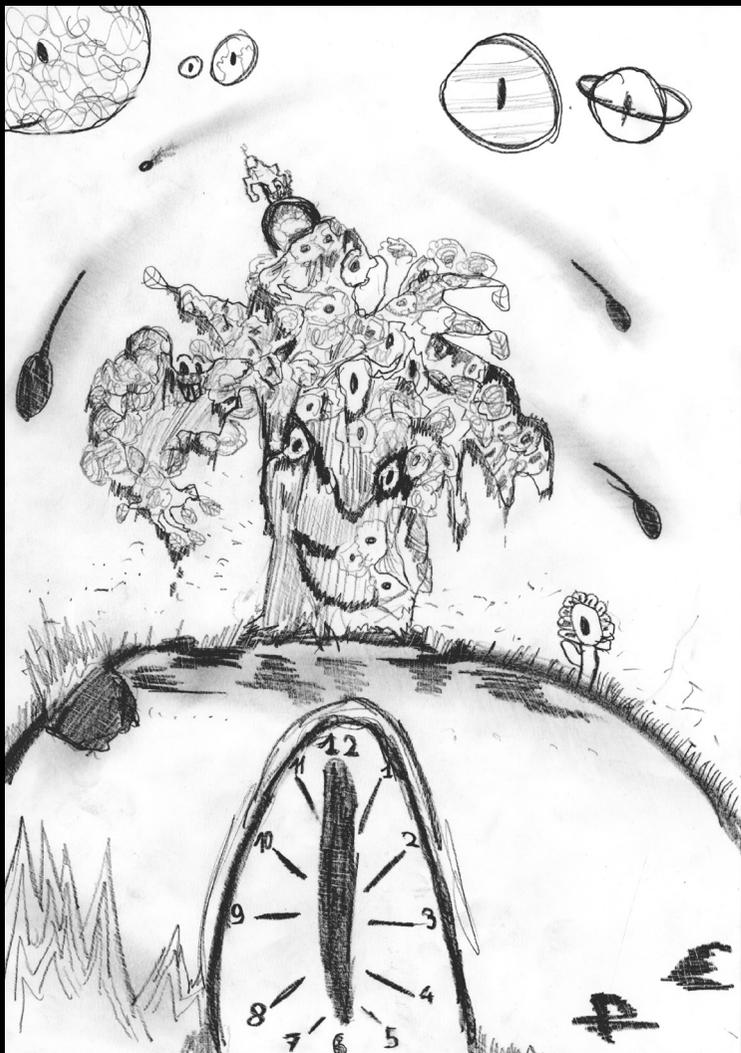
Mes branches peuvent représenter les différents aspects de ma vie – relations, croissance personnelle – qui s'étendent et évoluent.

Les feuilles sur mes branches pourraient symboliser mes expériences, à la fois positives et stimulantes, façonnant ma croissance et ma capacité de résilience.

Mon écorce, avec ses cicatrices et ses textures, reflète les épreuves et les triomphes auxquels j'ai fait face. Elle raconte une histoire d'endurance et d'adaptation.

Le sol autour de mes racines peut représenter mon système d'entraide, les personnes et les ressources qui me nourrissent et me soutiennent.

Je fais partie d'un écosystème plus vaste, interagissant avec le monde qui m'entoure. Les saisons que je traverse pourraient symboliser les différentes phases de ma vie : des périodes de croissance, de changement, de dormance et de renouveau



Quel genre d'arbre suis-je ?
 Quelle est la profondeur de mes racines et jusqu'où s'étendent mes branches ? Quel impact ai-je sur l'environnement qui m'entoure ? »

Cette réponse, sur ce que pourrait dire un arbre, constitue l'une des propositions à un ensemble de questions (cinq) posées à ChatGPT qui, d'un certain point de vue, pourrait filer une certaine analogie avec une forêt, en tant que système d'intelligence connecté à un ensemble d'autres entités pouvant évoquer un réseau racinaire, apprenant sans cesse à mesure que des questions (que l'on pourrait extrapoler en événements / accidents / intempéries si cela s'appliquait au milieu forestier) surviennent.

Les autres réponses de ChatGPT aux différentes questions posées reprennent certains des attendus et un lexique classique associé à la forêt (branches, racine, croissance, résilience, terrain, écosystème, environnement...). Malgré les variations entre les questions, les réponses associées les unes aux autres, manquent d'originalité voire d'individualité au contraire de ce que l'on peut observer lors d'une balade en forêt : si le système général est similaire – un réseau interconnecté – au sein de ce système les individualités d'un organisme à l'autre, d'un arbre à l'autre ne cessent de s'exprimer avec de fortes disparités selon les conditions de terrain, l'arbre-mère qui les ont protégés et nourris pendant des centaines d'années

lorsqu'ils en avaient besoin, les insectes xylophages ou les pics qui les ont « mangés », les champignons avec lesquels ils se sont associés, les conditions climatiques et événements météorologiques qu'ils ont traversés...

Or, pour répondre à ces cinq questions ChatGPT a utilisé un demi-litre d'eau pour refroidir ses serveurs de données. De l'eau perdue pour l'écosystème forestier où elle aurait pu être mieux employée. Quand on sait que la sécheresse est l'une des problématiques majeures à laquelle les forêts doivent et devront faire face dans les années à venir, cela nous pousse à questionner notre rôle et nos usages des outils numériques et leurs conséquences dans l'épuisement des ressources naturelles.

En effet, d'années en années, les incendies se propagent en asphyxiant les villes et leurs alentours avec les particules fines issues de leurs fumées. La période est celle des mégafeux qui augmentent de manière exponentielle la superficie de leurs conquêtes et qui, à l'instar des ouragans et des cyclones, désormais, disposent eux-aussi de leur propre nom.

Se pose ainsi la question de la nouvelle application numérique *Météo des forêts* mise en place en 2023, un outil de prévention des risques d'incendies construit à partir des observations et prévisions de plusieurs paramètres météorologiques (la température, la pluie, la force du vent, l'humidité de l'air) et de l'état de sécheresse de la végétation.

Une application censée combattre ce à quoi de manière indirecte elle, aussi, participe.

À nos anciennes capacités d'observation des signes et des conditions météorologiques, nous avons choisi de privilégier une application, décryptant ce que nous ne sommes plus en capacité de voir et nous tenant à une plus grande distance encore des forêts.

Car aujourd'hui, parler de la pluie et du beau temps constitue (souvent) une stratégie d'évitement pour cacher ses préoccupations derrière des considérations de chaleur, de froid, d'humidité, de pluviométrie, de vent et de tempêtes... Éléments de climat, anecdotiques dans nos conversations et pourtant primordiaux pour la faune, la flore, l'humus, les forêts... et pour nous, humains. Or, en nous éloignant de ces préoccupations élémentaires, nous avons perdu le lien au réseau complexe d'interconnexions auquel nous appartenons.

À travers l'exposition *Météo des forêts*, voyons et écoutons ce que les arbres, eux, ont à dire. Comment vont-ils dans cette période incertaine? Prenons leur température et ressentons ce qui nous relie. Entre constat des impacts de la crise climatique en cours et possibilité de résilience, *Météo des forêts* propose ainsi des traversées dans des forêts parmi leurs bavardages multiples...

« L'influence des forêts sur le climat ne peut être mise en doute, et il est bien prouvé que depuis deux ou trois siècles le régime météorologique de la France a subi de très grandes variations dues au déboisement. »^[01]

Si les forêts entretiennent donc cette relation certaine sur le climat, elles sont, sans doute, les plus aptes de nous en offrir un bulletin météo : quels sont les messages d'informations qu'elles pourraient nous transmettre aujourd'hui ? Enchevêtrements de récits, de paroles, de gestes, l'exposition se construit ainsi par rebonds et propose l'observation d'œuvres qui se déploient sur un mode rhizomique. Les artistes issus de différentes générations et travaillant des médiums multiples (dessin, vidéo, installation, textile...) donnent à voir ces indices, ces prévisions, ces avis relatifs à divers phénomènes à l'œuvre.

Un certain état de l'ordre du rhizome se retrouve dans les *Brouillons officiels* de Thibault Scemama de Gialluly, des dessins qui apparaissent comme des sortes de photocopies ratées comme arrachées au tambour d'une photocopieuse défaillante. Caviardés, moirés, ils esquissent les lignes de force et les champs lexicaux récurrents des discours officiels en accélérant et condensant les signes du monde. L'artiste en imagine des zones grises, des courtes «fictions diplomatiques» où la parole du pouvoir joue les prolongations,

usée et fatiguée. Ici, l'un de ses «Brouillons» s'intéresse aux lois et décrets concernant la forêt et les territoires forestiers en France. Biffant, raturant, (re)traçant les connecteurs logiques, il recrée une carte mentale ou bien, plutôt, une vision organisationnelle et programmatique de cet espace mis en regard d'un autre «Brouillon» autour des éléments météorologiques et des saisons. Tous deux, malgré leurs angles d'approches éloignés, semblent faire transparaître de mêmes considérations économiques.

La dimension économique de la forêt et les dérives qui en découlent apparaissent dans l'œuvre *Cimetière* de Lucie Douriaud. Œuvre de saison^[02], la photographie documente l'installation réalisée en 2014 par l'artiste à partir de sapins Nordmanniana récupérés à l'issue des fêtes de Noël dans les rues de Dijon. L'horizontalité soudaine et inhabituelle de ces sapins posés au sol, les transforme en corps gisants, amplifiant le sentiment de désolation et de gâchis prolongé par l'architecture industrielle, en désuétude. Cette photographie accompagne une série de photographies, toujours en cours, transférées sur du bois brûlé montrant des sapins abandonnés dans les rues ou, pour les plus récentes, des jeux graphiques autour des filets conditionnant les sapins. Un sapin récupéré après sa récente utilisation festive et des aiguilles dispersées dans l'espace complètent l'installation.

L'augmentation de la demande et les exigences des consommateurs ont eu pour conséquence de transformer l'*Abies Nordmanniana* en une véritable culture, avec une moyenne de 8 000 plants par hectare, autant de sapins qui mettront entre 5 à 10 ans pour obtenir la taille adéquate et devenir un beau spécimen dont la durée d'utilisation ne dépassera pas quelques semaines.

D'années en années, ces sacrifiés seront remplacés par d'autres qui prendront leur place et ainsi de suite, sans considération

pour leur qualité d'être vivant et pensant (selon ses propres modalités) qui interagit avec son environnement et avec les entités avec lesquelles il s'associe, lutte et vit. Des êtres pourtant capables de communiquer, de ressentir. Aussi, quand herman de vries fait le geste d'installer une bannière autour d'un arbre indiquant simplement «I am», l'artiste confère à l'arbre cet état d'existence. L'arbre est, il existe, et dès lors, il convient de penser «notre nous» avec lui.

Naturaliste avant d'être artiste, herman de vries invite à contempler la nature et ses cycles et à être attentif à ce processus car l'homme n'est pas séparé de la nature : il en fait partie et il en dépend. Comme herman de vries le rappelle, dans son œuvre, «[il ne fait] que des citations de la nature».

À cette affirmation silencieuse, «I am» répond en écho la pièce *Soleil City* de Virginie Yassef.

Là, la prise de parole résonne à travers un autre arbre pour emplir l'espace. Un discours fait de mots et de silences. Cet arbre nous parle de l'état du monde, il s'adresse à nous, humains, en mêlant constat, transmission de savoir, invective parfois. Il apparaît, tour à tour, inquiet, menaçant, grave, froid, léger, absurde ou, parfois, en pleine divagation. Mais, à mieux le regarder, s'agit-il vraiment d'un arbre ou seulement d'une branche ?

Cet individu devant nous ne subit-il pas déjà les conséquences de ce qu'il évoque ? N'est-il pas déjà en train de muter pour pouvoir s'adapter ? Comme dans *Twin Peaks* de David Lynch, où la bûche connaissait tous les secrets, cet arbre / branche nous révèle ce que nous devrions savoir.

Écoutons-le.
Regardons-le aussi.

Les rushs filmés par Stéphanie Lagarde et Constantin Jopeck au sein d'un groupe de recherche explorent les affinités qui lient un groupe d'êtres vivants multi-espèces habitant le plateau de Millevaches, au sein d'une forêt menacée par l'agriculture intensive de résineux qui étouffe la région. Jouant délibérément avec les notions de cadrage, lisibilité, qualité, changement d'échelle, flous, ordre ou contrôle, cuts parfois hachés entre les séquences, ces images, produites lors de tournages en forêt, visent à questionner l'autorité de la caméra et la domination de l'être humain sur le paysage. Ce montage participe d'un film *in progress* de l'artiste Stéphanie Lagarde ayant pour but d'ouvrir une réflexion sur notre capacité, en tant qu'êtres vivants, à vivre ensemble, à recréer de l'hospitalité. Il tend à décrire le début d'un soulèvement inter-espèces humain et non-humain, une masse indéfinie et incalculable, de différentes communautés confrontées à l'exploitation et à l'expérience de l'effondrement. En se concentrant sur les connexions et les affinités entre des êtres multi-espèces, il rappelle la nécessité de corps collectifs interdépendants et solidaires, pour survivre en tant qu'individu, jamais composé d'un seul mais d'une multitude d'organismes vivants.

Ce maillage entre des entités et des procédés hybrides s'inscrit intrinsèquement dans la technique même des pièces textiles communes d'Ix Dartayre et Ache C. Wang, évolutive en fonction des contextes, l'installation... *encore en train de muer...* annonce, dès son titre, ce caractère profondément hybride. Se déployant autour du chiffre trois : trois grandes pièces textiles, trois zones de terre de densités différentes, trois points du titre, trois temporalités (passé, présent, futur), l'installation entremêle divers éléments collectés et des procédés composites. Les pièces textiles issues d'inscriptions laissées par des inconnus sur des arbres constituent des traces, des charges symboliques – souvent des preuves d'amour, des messages codés ou personnels – qui s'inscrivent dans l'épiderme ligneux des arbres tels des tatouages ou des scarifications.

Les images réalisées lors de balades sont converties et tricotées à partir de rebuts délaissés par l'industrie de la mode, opérant un passage des pixels à la maille. Cette combinaison de fils produit une image qui se précise jusqu'à obtenir une matérialité qui rejoue celle de l'arbre, en texture comme en relief. Ces pièces qui reprennent le patron des pantalons thaïlandais, se veulent des archives matérielles, des répliques qui immortalisent des peaux végétales prêtes à être activées ainsi qu'agissantes dès lors qu'elles sont revêtues. Travaillant l'idée de la relique, du cycle et du recyclage, des glissements entre les techniques et les matières, jouant avec les glitches et les assemblages, des passages de l'image au code, du code à l'image... *encore en train de muer...* renvoie à des états de transformations perpétuelles, à des formes indéterminées qui prennent corps sans créer de hiérarchies entre les entités.

Dans *Être Forêts*, Nefeli Papadimouli développe, elle aussi, cette indistinction entre les entités et met en avant les interdépendances et interactions entre les êtres. La vidéo met ainsi en scène, de manière particulièrement poétique, la relation entre des corps en mouvement et l'espace, en théâtralisant les échanges et les dons entre ceux qui revêtent ses costumes et l'environnement. Dans un espace dégagé, une clairière proche d'une forêt, des êtres semblent se livrer à une sorte de cérémonie énigmatique dans laquelle interviennent une série de rituels rendant visibles un corps collectif. Dans cette forêt se crée un nouveau récit mythique montrant des synergies, des proxémies, une symbiose... permettant de révéler cet *Être Forêts* commun.

L'Arbre de Virginie Yassef et Julien Prévieux correspond peut-être à une expérience d'un même ordre dans cette tentative des deux artistes de ronger, à tour de rôle, une bûche trouvée dans la forêt. tentative d'un devenir animal, illustration de la nécessité du collectif pour une telle entreprise, rappel des origines primitives de l'hominidé, action simplement absurde, ou métaphore de l'effet de l'homme

sur la forêt... autant de pistes ouvertes par cette vidéo tournée à partir de pellicules périmées qui occasionnent des accidents dans l'image. Filmé avec une caméra super 8, celle-là même qui a servi à la réalisation de nombreux films familiaux, la vidéo pourtant non spectaculaire – tant est ordinaire et quotidien cette action de ronger – prend ici une autre mesure et transcende le geste des deux artistes.

Dans le protocole de peinture *Paths-subversive conquest of area* et comme souvent dans son œuvre, travail à la dimension poétique et politique interrogeant notre environnement direct, Lois Weinberger révèle avec délicatesse des zones marginales et invite à reconsidérer les valeurs hiérarchiques de notre société. Ici, l'artiste dévoile les chemins tracés dans l'aubier par des insectes xylophages en se nourrissant. Insectes, qui du fait du réchauffement climatique et des monocultures d'arbres se multiplient et occasionnent des dommages particulièrement conséquents ; ce qui, auparavant, s'inscrivait dans un cycle de vie et mort de l'arbre naturel, prévu et compensé, se trouve désormais accéléré : les jeunes individus attaqués eux-aussi n'ont plus le temps nécessaire pour remplacer leur « arbre-mère ».

Sinueux à l'instar d'une déambulation en forêt, ces chemins non linéaires, matérialisés dans ce protocole de Lois Weinberger, peuvent se voir comme des façons d'appréhender le parcours dans l'exposition qui convoque ainsi des récits, des paroles, des gestes pour repenser notre attention à ces maillages complexes d'interconnexions. Ils peuvent apparaître comme une métaphore plus globale des voies et résolutions à trouver aux divers enjeux des forêts d'aujourd'hui et demain.

Éminemment politiques, les forêts constituent notre commun.

Ix Dartayre, né·e en 1999, vit et travaille à Marseille.

Ache C. Wang, né·e à Paris en 1999, vit et travaille à Eindhoven (Pays-Bas).

Si les pratiques respectives d'Ix Dartayre et Ache C. Wang semblent à première vue différer – l'un·e ayant principalement un attrait pour l'image et l'autre pour le textile – les deux artistes prônent ensemble la transversalité et la prolifération des formes. Ainsi, les images acquièrent volontiers une matière ou jouent avec leurs supports tandis que les éléments collectés, ici et là, se déplacent, se lient, s'entre-affectent mais trouvent également de nouvelles formes, de nouveaux usages. Le travail des deux artistes peut s'inscrire dans différents espaces et auprès de différents publics par le biais de performances, de temps de lectures et de rencontres comme autour d'installations.

Depuis leur rencontre en 2019 à l'École Duperré et leur diplôme obtenu deux années plus tard, Ix Dartayre et Ache C. Wang travaillent régulièrement sur des projets communs. Le travail d'Ix Dartayre a été présenté au Centre Culturel Jean Cocteau, Les Lilas, au Crédac, ou dans le cadre du projet Ygrèves. Leur travail commun a été présenté au Carton (Montreuil), au Sample (Bagnolet).

Ache C. Wang poursuit actuellement une recherche à la Design Academy à Eindhoven.

herman de vries, né en 1931 à Alkmaar (Pays-Bas), vit et travaille à Eschenau (Allemagne).

Pendant quelques années, herman de vries, explore la thématique du blanc comme expression la plus pure de la Totalité, présente ses reliefs et ses sculptures dans des expositions de groupe, notamment à la grande exposition *Nul*, organisée en 1962 par le Stedelijk Museum d'Amsterdam. De 1961 à 1964, il participe à l'édition de la revue *Nul=0* (avec Hermann Goepfert, Christian Megert et Henk Peeters) et édite ses premiers livres, dont *Wit* (1962), un ouvrage fait de deux cents pages blanches. À partir de 1974, herman de vries, considérant la nature comme l'expression suprême de l'art, concentre l'essentiel de son activité sur la collecte de ses fragments.

Son travail a toujours été étroitement lié à la contemplation de la nature. Abandonnant progressivement son métier de naturaliste pour se consacrer à l'art, herman de vries s'applique à démontrer dans son travail l'universalité du paysage et la réalité primaire de la nature. Le regard qu'il porte sur le monde est fortement influencé par la philosophie orientale (notamment bouddhiste et hindouiste) et la poésie.

Lucie Douriaud, née en 1992, vit et travaille à Paris.

Les œuvres de Lucie Douriaud traitent de la rupture qui existe entre l'homme et la nature ou, plutôt, de la manière dont les actions du premier transforment la seconde. La matière, elle la travaille comme une alchimiste et par elle, infuse une sobriété formelle qui laisse place à une narration très poétique.

Diplômée de l'ENSA Dijon et de l'ENSAD Paris en 2017, son travail de sculpture et d'installation a notamment été présenté au Frac Bourgogne-Franche-Comté, au centre d'art La Graineterie, au Frac Ile-de-France dans le cadre de la bourse FoRTE#5. Elle a participé au programme *Création en Cours* des Ateliers Médicis sur l'Île de la Réunion et au projet *Artothèque W* collectif W à la Maison des Arts de Malakoff. En 2021, Lucie Douriaud fait partie des 21 lauréats du prix Planète Art Solidaire d'Art of Change. En 2023, elle rejoint le Houloc, collectif et artist-run space, comme membre permanente.

Constantin Jopeak, né en 1991, vit et travaille à Paris.

Constantin Jopeak est artiste et chercheur. Diplômé au sein de la Coopérative de recherche de l'Ecole Supérieure d'Art Clermont Métropole en 2022, sa pratique récente du film s'intéresse notamment à certaines thématiques animales et écologiques, comme les résistances interspèces et les animaux de travail. En parallèle de sa pratique artistique, il fonde une résidence et un festival « Le dôme » (en France en Région Centre) dédié aux artistes de l'image en mouvement. Une résidence de production qui prend, depuis 2015, la forme d'un laboratoire de production, de recherche et de rencontres internationales.

Stéphanie Lagarde, née en 1982, vit et travaille à Paris.

Le travail de Stéphanie Lagarde se penche sur les stratégies mises en œuvre par les êtres vivants pour maintenir et/ou contester le contrôle de territoires réels et virtuels à travers des systèmes de signes, d'objets, de langages. Elle crée des scénarios conflictuels à partir d'assemblages de sons, d'images et de textes provenant de sources multiples.

Stéphanie Lagarde a remporté, pour ses films, divers prix (Leiden Shorts (2022); New Discovery (2022); BISFF (Beijing) (2021); BIEFF (Bucarest) (2019); Short Waves Festival (Poznan) (2019)). Son travail a été exposé à EMST Athens, Grèce; Plato Ostrava, République tchèque; Kunstmuseum Bonn, Allemagne; Frei_raum Q21 MuseumsQuartier Vienna, Autriche; Tallinn Art Hall, Estonie; Ludwig Forum für Internationale Kunst, Aachen, Allemagne; Centre for Contemporary Photography, Melbourne, Australie; Palais de Tokyo, Paris.

Nefeli Papadimouli, née en 1988 à Athènes, vit et travaille à Paris.

La pratique de Nefeli Papadimouli se résout autour d'investigations dans les domaines des sciences humaines et de l'architecture avec un intérêt spécial pour les récits sociaux et mythiques, la proxémie et les théories féministes et politiques contemporaines. Elle travaille à travers des médias allant de l'action participative dans l'espace public à la sculpture, le dessin, la chorégraphie et l'image en mouvement, l'installation et la performance étant au centre de sa pratique. Ses œuvres interrogent les interdépendances dans le contexte des structures sociales et naturelles et traduisent une certaine «politique de connexion».

Diplômée de l'ENSBA Paris et en Architecture de la NTUA d'Athènes et de l'ENSA-La Villette, l'artiste poursuit actuellement ses études au Fresnoy – Studio National des Arts Contemporains. Son travail a été présenté à Pal Project, au Frac Grand Large-Hauts de France, au Salon de Montrouge, à la Panacée à Montpellier, au Palais de Tokyo...

Julien Prévieux, né en 1974, vit et travaille à Paris.

L'économie, la politique, les technologies de pointe, l'industrie culturelle sont autant de « mondes » dans lesquels s'immisce la pratique artistique de Julien Prévieux. A l'instar de ces *Lettres de non-motivation* qu'il a adressées à des entreprises pendant 7 ans en réponse à des annonces consultées dans la presse, détaillant les motivations qui le poussaient à ne pas postuler. Fin observateur des comportements individuels et collectifs, l'artiste jette un regard à la fois critique et plein d'humour sur la société. Sous diverses formes – vidéos, sculptures, installations, performances, dessins – ses œuvres s'approprient les mécanismes des secteurs d'activité qu'elles investissent pour mieux en mettre à jour les dogmes et les dérives.

Lauréat du Prix Marcel Duchamp 2014, il a récemment montré son travail dans un certain nombre d'expositions personnelles et collectives au Centre Pompidou à Paris, au centre d'art Art Sonje à Séoul, au MAC de Marseille, au RISD Museum of Art de Providence, au ZKM de Karlsruhe, à la 13^e Biennale de Lyon ou encore à la 10^e Biennale d'Istanbul. Ses performances ont été présentées à la Ménagerie de verre à Paris, au T2G à Gennevilliers, à DiverseWorks à Houston ou encore à l'Usine C à Montréal.

Julien Prévieux est représenté par Jousse Entreprise, Paris.

Thibault Scemama de Gialluly, né en 1987, vit et travaille à Paris.

Thibault Scemama de Gialluly réalise des peintures à l'aide de sérigraphies et des dessins qu'il nomme des « brouillons officiels » des photocopies ratées comme arrachées au tambour d'une photocopieuse défaillante, en mode « bourrage papier ». Il accélère les signes et discours de notre monde « potemkin » (jeux à gratter, documents officiels, cartes postales...) et imagine des zones grises, des courtes « fictions diplomatiques ».

Thibault Scemama de Gialluly a participé à des expositions collectives au sein d'institutions telles que le MACVAL (2023) ; le Palais de Tokyo (2016) ; la maison rouge (2014) ; MeCollectors Room, Berlin (2010)... Ses œuvres figurent parmi les collections du MACVAL, de la fondation Antoine de Galbert, du fonds municipal d'art contemporain de la ville de Paris, de la Fondation d'entreprise Emerige...

Thibault Scemama de Gialluly est représenté par la Galerie Aline Vidal, Paris.

Lois Weinberger, né en 1947 à Stams (Autriche), décédé en 2020 à Vienne (Autriche).

Dès les années 70, Lois Weinberger, qui se considérait comme un homme de terrain, entreprend un travail interrogeant notre environnement direct qu'il soit naturel ou remanié par l'homme. Les plantes rudérales – *Weeds* – l'une des principales sources d'inspiration de son travail sont à l'origine d'une multitude de notes, dessins, photographies, objets textes, films et d'importantes installations dans l'espace public. Dans le même temps, Lois Weinberger amorce un travail de « déracinement » d'espèces de plantes issues de contextes urbain et rural dans des parcelles qu'il entretient. Issu de cette démarche, Weinberger introduit durant la Documenta X, des plantes néophytes issues de sud et sud-est de l'Europe sur 100 mètres de voie ferrée, métaphore des processus migratoires modernes, dont le caractère poétique et éminemment politique sera acclamé par la critique internationale. *Burning et Walking* (1993) qui consistent en une ouverture de l'asphalte, révèlent avec enchantement la renaissance rapide et spontanée d'une nature jusqu'alors sépulcrale au cœur même de nos villes. En 2009, Weinberger est invité au pavillon autrichien pour la Biennale de Venise. En 2017, il est invité à Athènes et à Cassel pour Documenta 14. Son travail pionnier aura grandement contribué à relancer la discussion sur l'art et la nature au début des années 90.

Lois Weinberger est représenté par la Galerie Salle Principale, Paris.

Virginie Yassef, née en 1970, vit et travaille à Paris.

Inspirée par son environnement immédiat, Virginie Yassef prend un plaisir enfantin à dévoiler l'étrange beauté du monde qui nous entoure. La conception de la réalité de l'artiste repose toujours sur la fiction. Le désir de transformer la réalité constituée, en effet, la base de la plupart de ses travaux.

Car, comme elle l'affirme, « l'important est de ralentir la vie. Ou de l'accélérer. En tout cas, de lui donner une autre qualité ». Dans ses vidéos, les gestes simples ont une apparence burlesque et les scènes de rue banales deviennent poétiques. En créant cet univers onirique, Virginie Yassef nous invite à être plus attentifs. Son œuvre a souvent pour point de départ des objets du quotidien, qu'elle détourne de façon ludique et ironique renversant littéralement l'idée convenue que le regardeur a de ces objets. Yassef, avec un humour singulier, montre alors une fascination pour l'irrationnel et l'incongru.

Récemment, son travail a été présenté au Centre d'arts plastiques (Saint-Fons), au Cyclop (Milly-la-Forêt), à la Galerie Edouard Manet (Gennevilliers), au Frac Normandie, au Théâtre des Amandiers... Lauréate de Mondes Nouveaux, le projet *Dunes* a été réalisé à la Dune Dewulf, Dunkerque. Par ailleurs, sa commande publique *N'AVAIT JAMAIS ÉTÉ – JAMAIS SI VITE – ENTOURÉ PAR LES SINGES [...]* a été inaugurée au Parc des Promenades, à Saint-Brieuc.

Virginie Yassef est représentée par la Galerie Georges-Philippe et Nathalie Vallois, Paris.

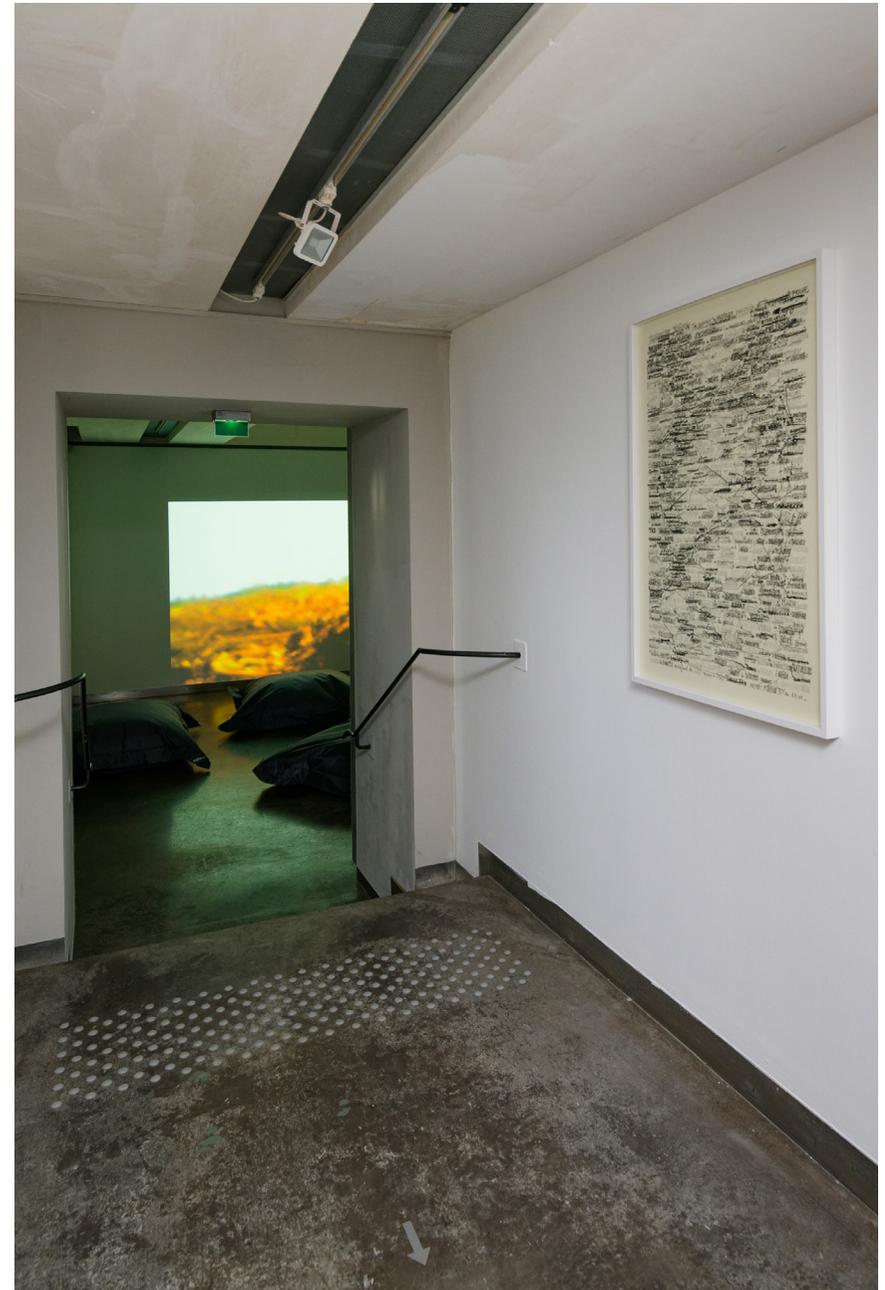
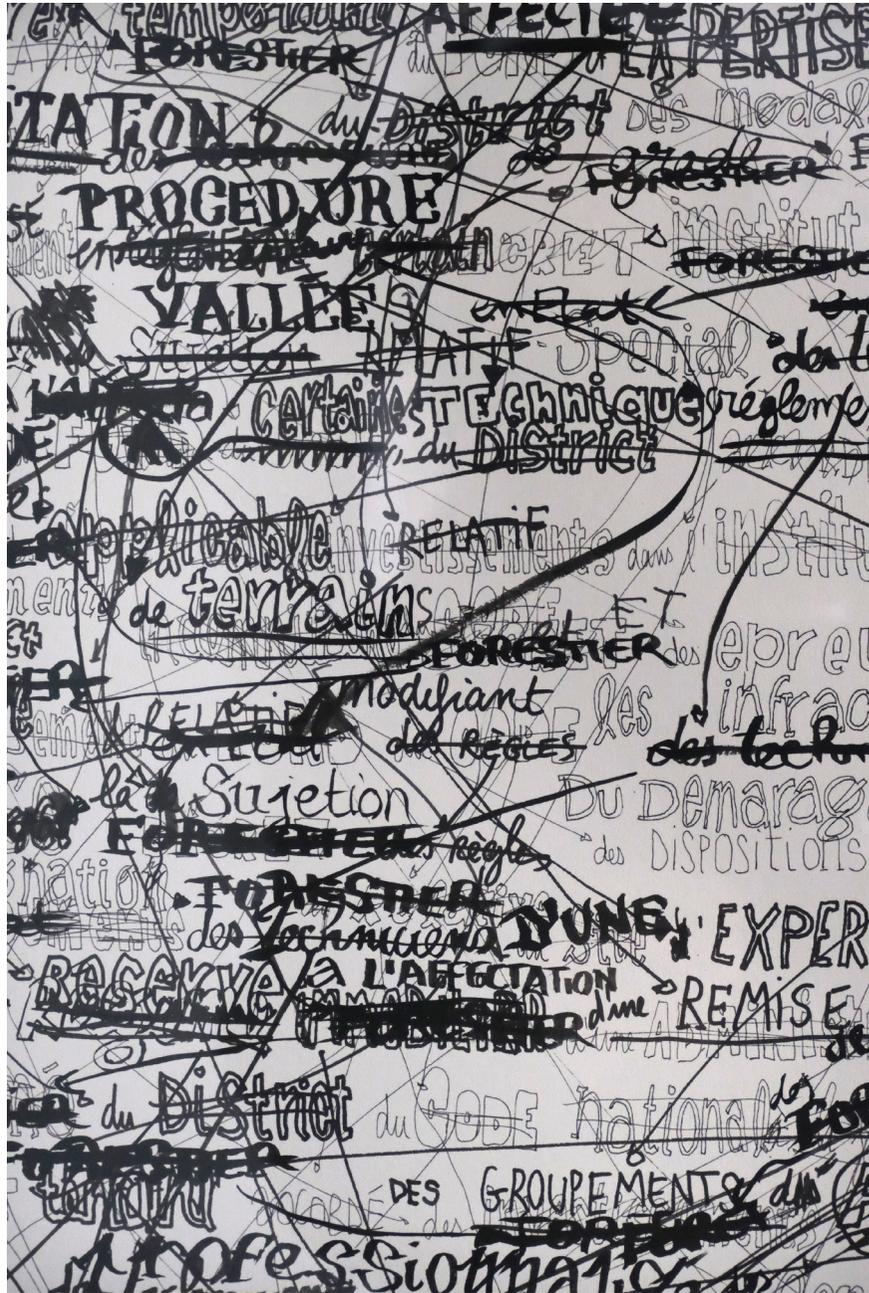
MÉTÉO DES FORÊTS

VUES D'EXPOSITION





Lois Weinberger, *Path-subversive conquest of area*, 2001







Lucie Douriaud, *Abies Nordmanniana. Cimetière*, 2014. Impression numérique

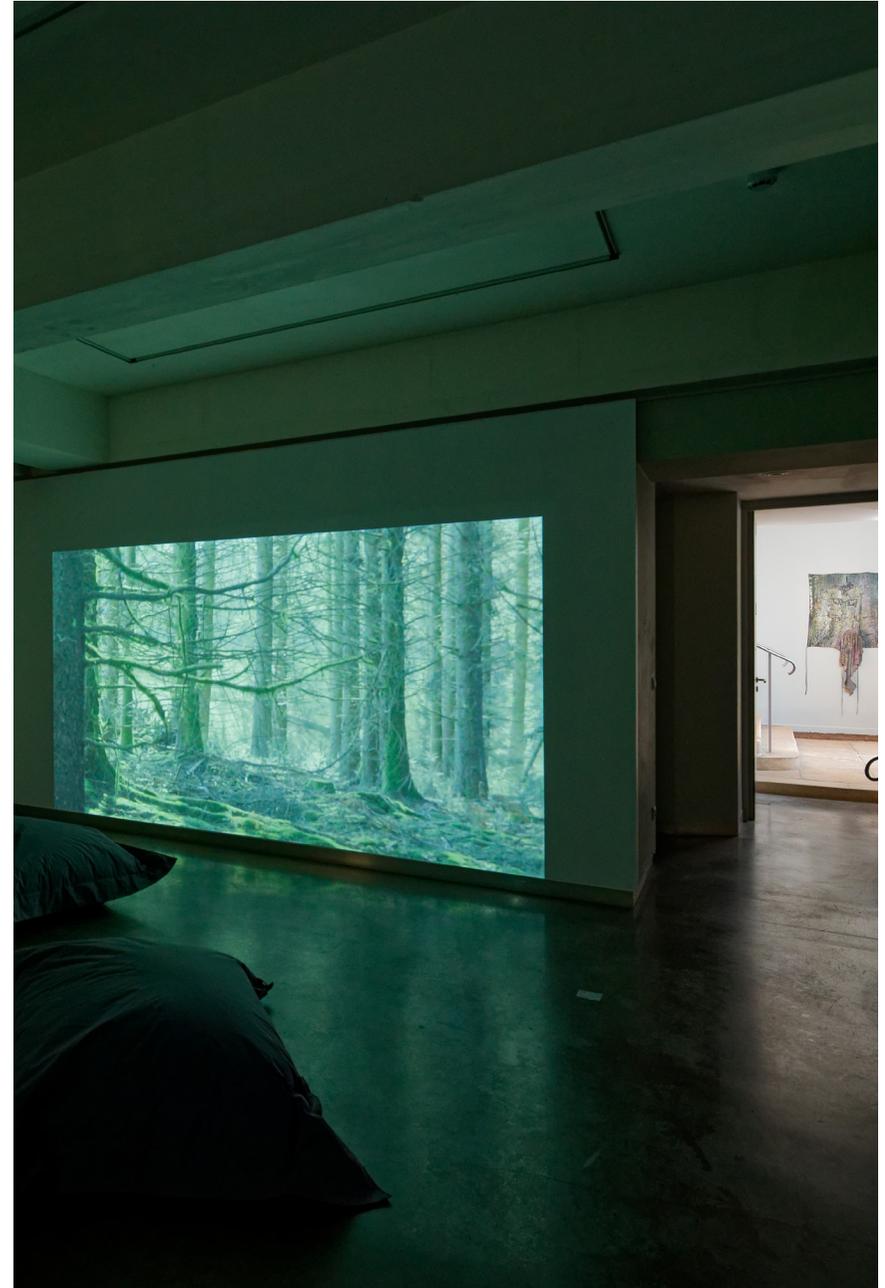
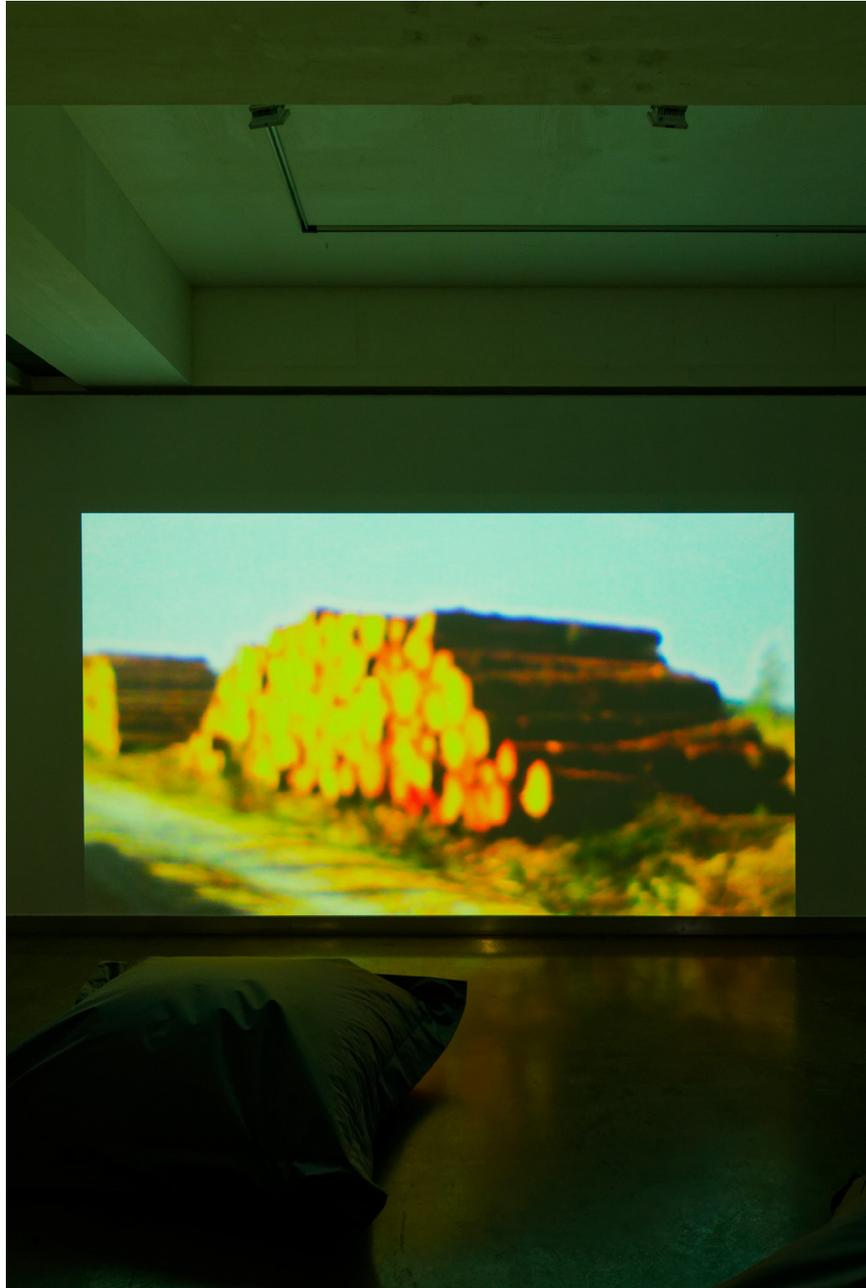






SOLEIL CITY

J'ai été piqué — par un étrange invertébré marin — J'ai croisé son chemin — Et je
peux vous dire tout — une sensation instantanée — Je ne sais rien — Environnement
paléoenvironnement, quoi qu'il en soit, vous allez voir — La terre va s'acidifier. La planète
oublié — Je dis que c'est impossible! — La luminosité d'une étoile brillante
est en surchauffe — Maintenant je scrute la luminosité d'une étoile brillante
avec espoir — L'avenir — L'air manque de vent glacé. La glace est moins
On est emporté — par des bourrasques de vent glacé. La glace est moins
neige se mélangent — au noir et rouge de la terre — On a vu — apparaitre des
«cygnes noirs» — comme des réactions chimiques avec des effets — magné-
stable — La planète est en surchauffe. On cherche de nouvelles réponses —
Et vous — vous bâtissez des murs en terre crue qui avec le temps fondent —
Vous avez testé la méthode sur les roches! Voilà l'idée! — Et on va faire
l'ombre! — Nous on va faire parler les roches! Voilà l'idée! — Et on va faire
apparaitre une oasis plutôt qu'une jungle — Ce n'est pas très spectaculaire — On
lencieux pourrait devenir discrets — Tant sont ténus les indices du passé. — On
tant le terrain est ardu — Cela ne nous empêche pas d'aller nous approvision-
ner en coquillages — L'environnement s'anthropise — Les espèces végétales
laissent la place à des pelouses rases — Après avoir vidé les stocks — Vous
vous êtes déplacés vers de nouvelles zones jusque dans les aires protégées —
Vous avez embarqué 2 800 arbres chaque jour sous forme de grumes — sur des





Ix Dartyre & Aché C. Wang, *...encore en train de mourir...* 2021-2024











L'exposition *Météo des forêts*
est présentée à la MABA du 18 janvier au 7 avril 2024.

Elle réunit les œuvres d'Ix Dartayre, herman de vries,
Lucie Douriaud, Constantin Jopeak, Stéphanie Lagarde,
Nefeli Papadimouli, Julien Prévieux, Thibault Scemama
de Gialluly, Ache C. Wang, Lois Weinberger, Virginie
Yassef, à partir d'un commissariat de Caroline Cournède.

La MABA remercie plus particulièrement les artistes
et les galeries Jousse Entreprise, Georges-Philippe
et Nathalie Vallois, Salle Principale et Aline Vidal.

Texte

Caroline Cournède

Édition

Fondation des Artistes

Vues d'exposition

© Aurélien Mole, 2024

**M
A
B A**

